



CULTURE

Giacometti, un air d'Égypte à Landerneau

ARTS Familier du Louvre noir de « Belphegor », le sculpteur en a tiré sa statuaire longiligne. La Fondation Leclerc lui offre un temple blanc pour une exposition inédite magnifique.

E st-ce le lieu de silence jadis lié au couvent des Capucins à Landerneau, lointain comme le Finistère, différent des grands musées parisiens par sa simplicité voulue, bloc sans fenêtres, refermé sur lui-même comme un mastaba de granit ? Est-ce le vide - clef de voûte de la scénographie du Rennais Éric Morin - largement accordé à la sculpture et à sa respiration, qui donne à chaque oeuvre de Giacometti une aura particulière, lui rendant la qualité toute neuve d'une découverte ? Est-ce tout simplement les retrouvailles avec un artiste synonyme à lui tout seul d'art moderne dont chaque exposition, de la Fondation Beyeler au Centre Pompidou, du MoMA de New York au Musée de Grenoble, souligne la beauté sans jamais déflorer les énigmes ? Giacometti renaît en Bretagne comme un pharaon et ses trésors muets mis au jour par un champ de fouilles extraterrestre. Et cette figure si connue, disséquée par tant d'historiens de l'art, vénérée par tant de collectionneurs, de la Suisse Monique Barbier-Mueller au Singapourien de Shanghai

VALÉRIE DUPONCHELLE
@VDuponchelle
ENVOYÉE SPÉCIALE À LANDERNEAU

Budi Tek, surprend et intrigue comme une apparition.

Cet hommage breton à Giacometti (1901-1966) pourrait partir de *Tête sur tige*, 1947, masque mortuaire en plâtre peint, planté sur sa pique et résumé de la condition humaine, plat et clos comme un livre qui se referme. La mort ouvre grand la bouche, pince et allonge le nez, creuse les joues, efface les yeux qui ne sont plus que les orbites des danses macabres médiévales.

Célébration de la vie

Le blanc du plâtre et sa texture, tantôt lisse, tantôt grumeleuse, striée de cicatrices et de manques, donnent un caractère d'éternité à ce visage que l'on reconnaît pourtant comme celui d'un homme. « *La question de la mort est omniprésente chez Giacometti. Il en a subi l'expérience traumatisante, très jeune, en 1921, lorsque son compagnon de voyage en Italie, Pieter van Meurs, meurt brutalement sous ses yeux. Il racontera, bien des années plus tard, comment le corps devient alors un objet* », souligne Catherine Grenier, directrice de la Fondation Giacometti et commissaire de l'exposition de Landerneau.

De ce choc face à « *l'abominable guet-apens* », bien loin de « *l'aventure solennelle* » qu'il s'était imaginée, Giacometti gardera en tête la prémoni-



**La Cage
(1945-1950)
de Giacometti.**

SUCCESSION GIACOMETTI
(FONDATION GIACOMETTI +
ADAGP),

son art de l'éternité. Il dessine au chevet de son ami, le poète Michel Leiris, après sa tentative de suicide. Et, selon une tradition de peintre, comme Ferdinand Hodler en 1914 au chevet de son modèle et amante Valentine Godé-Darel, le représente en route vers la mort. Ils deviendront une succession d'eaux-fortes pour le livre *Vivantes cendres, innommées*, 1961, de Michel Leiris, qui vécut, malgré cette vision, jusqu'en 1990 (le Centre Pompidou-Metz lui rend hommage, jusqu'au 14 septembre). Voici un peuple de bronze qui se dresse au nom de tous. Comme les neuf femmes spectrales de *La Clairière*, 1950. Comme l'homme qui tient en vain les barreaux de *La Cage*, 1949-1950, au pied duquel jaillit du sol un buste à demi enterré, peut-être inspiré par son ami Samuel Beckett (il écrira en 1961 *Oh les beaux jours* avec Winnie, son personnage, enterrée dans un gros mamelon-monticule). Comme mangé par le socle, il ressemble aussi aux vases canopes égyptiens.

Paradoxalement, comme d'ailleurs le matériel funéraire des pharaons, tout cet art inquiet célèbre la vie en beauté : le bronze sublimement sensuel de *Femme qui marche I*, 1932, rejoint in extremis par celui d'*Homme qui marche I*, 1960, qui se penche en ombre vers l'inconnu. Avec un goût très sûr, l'exposition multiplie les perspectives, ces minuscules figurines qui sont les répliques des immenses et qui correspondent à la vision lointaine des choses. Se rapprocher, s'éloigner. Parler du tout avec un détail, cet art est quasi mythologique. ■

Alberto Giacometti, jusqu'au 25 octobre.
Fonds Hélène & Édouard Leclerc pour la culture. Aux Capucins. Landerneau (29)
Tél.: 02 29 62 47 78.
www.fonds-culturel-leclerc.fr

tion funeste que « tous les vivants étaient morts ». Ses *Tête-crâne* et *Tête surréaliste* de 1934 mêlent déjà le vivant et le mort en utilisant soit le langage cubiste, soit celui des arts premiers. Dans la centaine de carnets

précieux que la Fondation préserve et étudie scrupuleusement, nombre de dessins sont « des références directes à la sculpture funéraire égyptienne », avec ses jambes jointes, son mariage des plans, face, trois quarts et profil,



La restauration ou le retour vers le futur

Il en va parfois de l'œuvre de Giacometti (1901-1966) comme des fouilles de sir Howard Carter découvrant, grâce à son inspiration et son obstination, la tombe de Toutankhamon en novembre 1922 au bas de la Vallée des Rois jusque-là inexplorée. La Fondation Giacometti créée par la veuve de l'artiste, Annette, a hérité de ce qui se trouvait dans l'atelier, petit espace de 26 m² reconstitué ici comme une salle vide pour mieux mesurer l'étendue de l'imaginaire et la modestie des moyens d'un visionnaire, désormais roi des enchères et de tous les grands musées du monde. La Fondation est riche de dessins, d'esquisses, de plâtres... et d'objets parfois indéterminés ! Sous le noir et l'informe, la Fondation Giacometti a ainsi retrouvé deux merveilles qui surgissent de la nuit des temps, grâce à un travail de restauration jadis impossible.

Successions de cercles géométriques

C'est le cas de ces deux *Femme de Venise*, sculptées dans le plâtre en 1956 pour la 28^e Biennale de Venise, deux rescapées d'une série de huit, qui ferment de leur hiératisme aveugle cette exploration d'un monde en arrêt entre la vie et la mort. La *Femme de Venise V* est un plâtre peint aux orbites noires de fantôme, haute silhouette (113,5 cm) à la tête réduite et aux pieds joints en socle, à la maigreur soulignée par les seins écartés et le ventre bombé. Le pinceau insiste sur la gorge, comme lorsqu'il dessine au noir sur le papier ou la toile le visage du modèle en successions de volumes et cercles géométriques.

La *Femme de Venise VIII* est un plâtre un peu plus grand

(124,8 cm), sculpté au canif qui façonne un visage plus proche du modèle mais transforme le corps en une cape, comme les deux ailes repliées d'un insecte.

« Ces deux plâtres de tirage ont servi à la fonderie, ils étaient encore recouverts de gomme-laque devenue noirâtre. Il était impossible jusqu'à présent de les en dégager, explique Catherine Grenier, directrice de la Fondation Giacometti.

« Grâce à un nouveau laser très fin, nous avons enfin pu les nettoyer. Nous savions que l'une d'elles était peinte, car nous avions des photos d'époque. Voir naître ces Femmes de Venise de ces bâtons informes, était juste incroyable ! » Cette restauration a été faite à l'occasion de l'exposition de Landerneau, avec le soutien du Fonds Hélène & Édouard Leclerc pour la culture, comme l'indiquent sans épate les remerciements d'usage en fin de catalogue.

Deux autres exemples de restauration témoignent de la passion Giacometti. Dans l'entrée en matière qui le suit du cubisme au surréalisme, deux objets fragiles sous vitrine. La *Fleur en danger*, 1932, maquette pour l'œuvre définitive en bois, comportant des esquisses du *Palais à 4 heures du matin*, suspend sa fleur de plâtre reconstituée en 2015 au-dessus d'un piège symbolique. La sculpture surréaliste qui est sa voisine n'était plus complète, hormis le dessin sur le carnet annoté par Giacometti. « J'ai demandé à Martial Raysse d'interpréter la partie manquante, il y a ajouté la roue du dessin original », explique Catherine Grenier. Pour autant, l'œuvre lacunaire n'a pas été retournée comme prévu, par respect muséal. ■ V.D.

A partir d'un plâtre, fut tiré un bronze de Femme de Venise V, comme celui-ci vendu chez Sotheby's en mai 2014.

EMMANUEL DUNAND/AFP

